

IL Y A 46 ANS...TEMOIGNAGE D'UNE RAFLE

Il y a 46 ans, le 24 janvier 1943, Elie Arditti était dans un train en compagnie de plusieurs milliers de juifs. Destination : les camps de la mort. Son sang froid, son audace et son courage lui ont sauvé la vie. Voici le témoignage bouleversant et émouvant d'un juif rescapé de l'enfer pendant la seconde guerre mondiale.

Sur tout le trajet, gendarmes français et militaires allemands surveillaient l'acheminement du convoi. Près de 2 000 juifs descendirent des "parniers à saladé" pour embarquer dans des wagons à bestiaux. Elie, un des premiers embarqués, aidait ses amis à monter dans le train, sous l'oeil attentif de la milice française, des SS baïonnette au canon et mitrailleuse lourde pointée, ainsi que d'un caméraman filmant l'embarquement (voir photo). Les portes des wagons se refermèrent et furent plombées pour plus de sûreté.



On aide les camarades à monter, avant que ne soient fermées et plombées, devant les soldats français et allemands indifférents, les lourdes portes des wagons à bestiaux pour un long convoi vers les camps d'extermination.

Le Pasteur, par ses multiples actes envers les juifs priés, quelques années plus tard, la Présidence de l'Amitié Judéo-Christienne. Enfin à Montauban, la famille Arditti put repartir dans une nouvelle vie, mais dans la clandestinité. A leur arrivée, ils avaient déclaré vivre rue Chamier, mais en vérité, leur domicile était rue des Doreurs, près du Lycée Michelet. Elie, étant sans cesse recherché, se cachait à droite et à gauche. Monseigneur Théas, Evêque de l'époque et sa collaboratrice Marie-Rose Gineste, lui avaient proposé de le cacher. D'ailleurs, Monseigneur Théas avait aidé un bon nombre de juifs, dont en particulier un rabbin, qu'il logea dans sa propre chambre. D'autres personnes lui offrirent refuge, tels les parents de Camille Bousquet, du Fau. Un pépiniériste de Corbarieu, Germain Saint-Romas, l'employa même clandestinement afin qu'il puisse vivre. De plus, un officier de police, Monsieur André Félix Marty le prévenait à chaque fois qu'il allait y avoir une rafle. Bref, tout un cordon de solidarité qui a permis à la famille Arditti d'échapper à la thèrie des nazis et la

complicité du gouvernement de Vichy.

Aujourd'hui, Elie Arditti a 64 ans. Il tient depuis 25 ans un magasin de tissus à la Croix de Pomponne, rue Diderot. Tous ces souvenirs lui sont revenus en procurant un livre non encore commercialisé sur l'histoire de Marseille.

En le feuilletant, il a retrouvé une photo sur laquelle il est présent lors de l'embarquement dans le train. Une coïncidence, une preuve de son témoignage, bref, l'histoire d'un peuple banni par la médiocrité. S'il vous plaît, plus jamais ça...

*- Photos exclusives recueillies dans l'ouvrage "Histoire de Marseille" en treize évènements, de Philippe Joutard aux Editions Jeanne Laffite.
- Remercie Madame Azne Sportiello, Conservatrice du Musée du Vieux Marseille, ainsi que Monsieur Elie Arditti pour son témoignage inédit et exclusif.
La Rédaction.*



Elie Arditti aujourd'hui.



La gare d'Arenç, embarquement vers la mort.

DE PARIS A MARSEILLE VIA MONTAUBAN

Le 13 juin 1940, Elie Arditti et sa famille partent de Paris. Il avait alors 16 ans. Cella faisait un an que la guerre avait commencé et Paris devenait dangereux pour la communauté juive. Valises et baluchons à la main, la famille Arditti descendait dans le Sud-Ouest à pied. Après maintes étapes, Elie, sa mère et sa soeur arrivèrent à Montauban le 26 septembre de la même année. Compte tenu de leur situation, la Préfecture de Tarn-et-Garonne leur délivra une autorisation de résidence de deux mois. Les deux mois écoulés, retour sur la roue pour une nouvelle destination : Marseille. Arrivé au célèbre port, Elie trouva rapidement un emploi. En effet, le 1^{er} décembre 1940, il était embauché comme employé dans une confiserie foraine. Durant deux ans et demi, la famille Arditti vécut dans un petit logement du quartier du Vieux Port. C'est dans la nuit du vendredi 22 janvier au samedi 23 janvier 1943 que leur vie fut bouleversée.

LA RAFLE DE MARSEILLE

Déjà, durant toute la journée, Elie avait vu de nombreux camions militaires remplis de gendarmes français arriver dans la ville. Dans la nuit, le 23 janvier, vers 2 h 00, on frappa sèchement à la porte. "Ouvrez, police". La mère d'Elie, très malade, alla ouvrir la porte et tomba nez-à-nez avec trois policiers en civil et six GMR (Garde Mobile Républicaine) armés de mitraillettes. Sous la menace des armes, les visiteurs dirent : "Il faut nous suivre pour un contrôle d'identité". Elie, sentant le traquenard, dit à sa mère en espagnol, afin que les civils ne comprennent pas : "Ne bougez pas, Mère ; on ne reviendra pas". Après, prenant son courage à deux mains, Elie réussit à persuader les gendarmes civils de ne pas prendre sa mère très malade et sa soeur, qui devait rester auprès d'elle. Ainsi, il partit tout seul, sans pouvoir se défendre, car les six GMR le pointaient en permanence avec leurs armes. Il embarqua dans un camion avec deux voisins juifs également.

Déjà, plusieurs personnes étaient à bord. "On nous embarque comme des moutons à l'abattoir", jeta le voisin d'Elie.

En effet, cette rafle était le début d'un long voyage en direction des camps de la mort.

La première destination fut la prison des Beaumettes. Entre temps, Elie avait rencontré un journaliste suisse ainsi que le chanteur d'opéra Edouard Kriff qui avait chanté la veille "La Touca". C'est dans la cour de la prison que l'épisode le plus dur et le plus cruel se déroula. Des hommes, probablement de la Gestapo, d'après Elie, séparaient les femmes des hommes. Ce spectacle de décharure était insupportable tant les cris des uns et des autres étaient désespérés. Cette scène restera marquée dans l'esprit d'Elie comme le moment le plus affreux de son existence. Ensuite, ils furent enfermés dans des cellules. Déjà, Elie tentait une évacuation par les toits, mais la prison était une vraie soucrière et nulle voie vers la liberté ne fut possible.

Le dimanche matin, vers 5 h 00, un bruit courrut dans la prison comme quoi les prisonniers allaient être libérés.

Les portes des cellules ouvertes, l'ensemble des détenus se précipita vers la sortie, Elie dans les premiers, quand soudain une voix sévère leur dit : "C'est pas la peine de vous dépêcher, vous y passerez tous". A ces mots, Elie compta quel allait être son calvaire. En fait de liberté, c'était une mort proche qui les attendait.

Ils embarquèrent dans des véhicules qui les dirigèrent vers la gare d'Arenç.

LE DEPART VERS L'ENFER

Les portes refermées, Elie et ses compagnons attendirent environ 3 heures. Ils étaient environ 60, entassés dans le wagon. A 10 h 00, le train démarra. Quelques minutes plus tard, Elie entendit ses compagnons réciter le Kaddish, qui est la prière des morts chez les jésuites. Cella voulait tout dire... Par une fente, on pouvait voir la longueur du train. Il était tiré par deux grosses locomotives et mesurait plusieurs centaines de mètres. Sa longueur était telle qu'il n'avancé pas à plus de 35 km/h. Bien sûr, dès le départ, chacun s'acharna à ouvrir une brèche dans le wagon. Mais en vain. Rien ne céda sous les coups de poings. La journée se déroula tout doucement. Les uns serrés contre les autres, la respiration se faisait de plus en plus difficilement. Il fallait lever le bras en l'air pour bien s'oxygéner.

La nuit tomba enfin et, à la grande surprise d'Elie, quelques compagnons de voyage réussirent à défoncer une lucarne pour s'échapper. Elie fut le sixième à sauter du train. Tombant sur l'accotoement, il fit le mort afin que les allemands postés entre chaque wagon ne l'aperçoivent pas étant donné le clair de lune. Le train poursuivait son chemin et Elie respira avec joie l'air extérieur, celui de l'homme libre.

RETOUR A MONTAUBAN

Après avoir déambulé dans la campagne inconnue, il tomba sur une maison éclairée. Il frappa à la porte et fut accueilli par un homme, un communiste, qui l'hébergea sans poser de questions. Le lendemain, il le conduisit incognito chez un Pasteur à St. Georges Charmes sur Rhône, en Ardèche, tout près de Valence. Le Pasteur se nommait Louis Dallière et avait une gouvernante, Léa Fougier. Ils lui permirent de revenir sur Marseille pour retrouver sa mère et sa soeur et ensuite repartir pour Montauban.



Le 16 janvier 1943, les autorités allemandes rencontrent les responsables français à la Mairie de Marseille afin de mettre au point la rafle.